

Un soir de bataille, aux champs d'horreurs
De pauvres soldats veillent, gris et sales
La journée a été forte en cris et en pleurs
Et, exténués, ils fixent le feu, l'oeil pâle
Au loin, sur la plaine enfumée d'incendies
Gronde encore un canon, qui, tel le glas
Rythme le pas d'humains marchant sur la vie
Dans l'odeur âcre du corps qui s'en va
Au coin du feu, un peu en retrait des héros
Gisant sur de crasseuses couvertures de poil
Un homme de troupe, soldat ou guérillero
Revis, tétanisé, de l'horreur toute la toile
Ses frères d'armes, l'ignorent totalement
Plus que du mépris, un relent de dégoût
Il semble s'en moquer, s'en foutre royalement
Il attend que cesse le bruit qui rend fou
Le ronronnement de son antique cheminée
Dans son confortable logis de cerf affranchi
La douceur de Madeleine, l'amitié de René
Son cheval, le chien, les enfants pas finis
Mais le baroud se redéclenche, soudainement
Et la peur sue des pores du citoyen qui tremble
Le glas se rapproche et il court maintenant
Lui au Nord, eux au Sud, tous ensemble

Il croise des sections courantes de chair
Des arrachages de positions sans anesthésie
Des vents de globules, des pluies de glaires
Du régiment pressé de se retirer de la vie
Il court encore et encore et encore
Aux branches des nuages, il se griffe
Il rampe aussi sous les corps morts
Pour resurgir au coeur du sacrifice
Alors, éperdu de peur transitoire
Croyant mourir à midi et demi
Et pensant se sauver à moins le quart
Parce que, soudain, tout semble fini.
Mais la guerre le rattrape, il entend son cri.
Quant au détour des stricts cimetières
Elle le coince dans une boucherie
D'un bond sous l'échalas, il se terre
La mort sourit et s'en retourne faucher d'autres âmes
La besogne est certes bien suffisante pour travailler
Sans pour cela perdre le fil de la faux qui trame
La fibre patriotique en de rouges chemisiers
Le poltron gris sort de l'officine
Jette un oeil et le reprend
Et devant la boucherie chevaline

il pleure comme un enfant